



Les inscriptions vitalitaires

ALEXANDRE LANSMANS

Doctorant au Centre de sémiotique & rhétorique de l'université de Liège, a.lansmans@uliege.be,
a.lansmans@uliege.be

Cet article prend pour objet de réflexion la tendance des écritures de rue, ainsi que des discours de sens contemporains qui les prennent en charge, à mobiliser l'imaginaire de la « vie » et du « vivant ». Le désignant *inscription vitalitaire* est proposé afin de saisir ce double phénomène, à la fois énonciatif (lorsque la « vie » est le thème de l'énoncé) et interprétatif (lorsque l'acte graphique est sémiotisé comme un témoignage ou une protestation de la vitalité du scripteur).

À l'adjectif « vitaliste », davantage en usage, nous préférons « vitalitaire » auquel nous serons peut-être moins portés à rattacher une signification préconçue. Nous empruntons cet adjectif aux études sur la politique linguistique au Canada qui se caractériserait par un « paradigme vitalitaire » (Razafi & Traisnel 2017), c'est-à-dire visant à entretenir la « vitalité » des minorités francophones face à l'hégémonie de l'anglais. De cette définition, nous retenons surtout l'idée d'un existant menacé de disparition.

« Derrière les écrits la vie¹ »

L'idée labile de « vie » est très souvent mobilisée au sein des discours contemporains sur la ville et son devenir (Lansmans, 2021), notamment à travers l'axiologie de la « revitalisation

urbaine », qui sert de matrice discursive à de nombreux projets d'aménagement du territoire.

Dans le descriptif du quatrième épisode de la série documentaire *The Andy Warhol Diaries* (Netflix, 2022), on lit en référence à Jean-Michel Basquiat et Keith Haring: « À l'aube des années 1980, [...] les graffeurs s'inspirent du Pop Art et revitalisent New York. » Ce jugement rétrospectif a de quoi surprendre si on songe aux campagnes de lutte contre les « incivilités » et les graffitis du métro menées par les autorités new-yorkaises dans les années 1980 et 1990. Toutefois cette proposition – irénique en ce qu'elle évacue la conflictualité inhérente à la culture graphique des graffitis – nous paraît révélatrice d'un basculement à l'intérieur de la sémiose: de signe inquiétant, stigmate du ghetto ou indice de la déréliction d'un quartier, le graffiti semble maintenant largement perçu comme un signe de la vitalité d'une scène artistique locale voire même, par extension, comme un possible instrument de revitalisation.

La lecture qui interprète l'écriture exposée comme donation de vie tend à se fixer dans le discours tant « profane » que « savant » sur ces pratiques sémiotiques. « Ça donne de la vie²! », déclare une riveraine de Liège interrogée sur l'apparition d'une nouvelle fresque dans le cadre d'un micro-trottoir.

1. Graffiti relevé à Rome en 1977 par Armando Petrucci.

2. Reportage sur l'opération de street art liégeoise Paliss'art (La Une, journal télévisé de 13 heures, 28 décembre 2020).



Fig. 1 – « OUI LA VIE · NON LA MORT », bombage, fort de la Chartreuse (Liège), 5 octobre 2021. © A. Lansmans

« Je me sens vivant quand je pixe³ » témoigne un *pixador* brésilien. La littérature disponible sur le street art abonde également en propositions du type « la peinture urbaine prête vie aux murs » ou « le street art est un outil qui permet de prêter vie à des lieux » (Waclawek 2012: 9 et 129), formulations qui ne sont pas exemptes d'une « conception vitaliste de l'image » (Cozzolino 2017: 16).

Il n'est pas jusqu'à Anne Beyaert-Geslin qui ne souligne l'étroite corrélation de l'écriture et de la « vie » en jouant sur la paronymie ville/vie lorsqu'elle intitule « Écritures de la ville, écritures de la vie » l'article introductif de l'ouvrage collectif qu'elle a dirigé, *Sémiotique et écritures urbaines* (2022). Or, une des visées de la sémiotique des inscriptions urbaines consisterait précisément à analyser à quoi tient cette interprétation reçue, cet « effet de vie » (Beyaert-Geslin 2022: 20) qui se dégage des écritures, par exemple en raison du cours d'action présentéiste (*hic et nunc*) sur lequel se déploie la pratique d'inscription. Beyaert-Geslin a ainsi mis en évidence, à partir des graffitis-signatures des années 1960-70, un phénomène d'« énonciation animée » (Beyaert-Geslin 2019: 115). Si « la signature-graffiti qui se détache du fond semble vivante » (*ibid.*:118), cette conception « vitaliste » de l'écriture serait ici motivée par le graphisme dynamique du graffiti signifiant sa « vivacité [...] par des petits traits d'expression, sur le modèle de la bande dessinée » (*ibid.*). L'énonciation écrite semble traduire l'émotion de vivre du sujet écrivant. Tout se passe comme si une aura vitale était déposée dans l'objet écrit au moment de sa production-écriture.

3. « São Paulo, La révolution du street art » (Arte, *Invitation au voyage*, 8 mars 2022).

La « vivacité » (entendue ici comme un signifié) serait à rechercher non seulement dans l'énonciation (l'écrit urbain passe pour une « parole vive ») mais aussi dans le fait même d'énoncer. Philippe Artières a intitulé « Banderole = vie » une sous-section du chapitre « Contre le silence et la mort » de son essai *La banderole. Histoire d'un objet politique* (2013). La proposition « Banderole = vie » fait écho au slogan de lutte d'ACT UP, « Silence = Death », élaboré en 1987 par un collectif militant gay new-yorkais pour attirer l'attention sur la crise du sida. Dans le même sens, moyennant une adaptation contextuelle, on pouvait lire lors de la Journée internationale des femmes à Paris le 8 mars 2003 « SILENCE = MORTES » (Faure-Fraisse et al. 2011: 191). Les inscriptions vitalitaires signifient la « non-mort » (la mort serait l'agrafiage); elles réalisent, en tant qu'acte d'écriture (Fraenkel 2007), une résistance, une protestation de vie contre une culture mortifère qui, selon cette narration, voudrait réduire au silence les énonciateurs. Si « écrire c'est faire », écrire c'est ici « faire vivant ».

Les inscriptions urbaines se voient donc progressivement agrégées au répertoire des formes du mobilier urbain « vivifiant » au même titre que les arbres, les fontaines ou les potagers partagés. Cette sémiotisation s'installe cependant sur un régime du simulacre car même si les inscriptions paraissent avoir une certaine « organicité » relative au cycle de vie de leur support matériel (elles s'effritent, elles s'écaillent et disparaissent, comme nous), les écrits ne sont pas pour autant des formes de vie (sauf à considérer le cas des fresques végétales et de l'éco street art). C'est leur captation par un piéton-interprète qui leur « prête vie »: une vie sémiotique.

Quelques exemples⁴

Dans son enquête sur les murales d'Orgosolo, en Sardaigne, Francesca Cozzolino donne à voir une photographie d'une fresque murale réalisée en 2009 dans ce village par Tristan Favre, Hugues Maréchal et des militants du Larzac en hommage à la lutte du Larzac qui, de 1971 à 1981, fédéra de nombreux opposants à l'extension d'un camp militaire sur des terres agricoles (Cozzolino 2017: 102). Sur cette fresque, on lit en lettres rouges:

PAYSAN =
VIE
ARMÉE = ???

Il y a distribution des rôles actanciels: l'opposant (« armée ») est renvoyé à un on-ne-sait-quoi (« ??? ») qui n'est pas la vie. Il s'agit là d'une inscription vitalitaire exemplaire: les scripteurs prennent le parti des paysans (le présumé étant que le produit du travail de la terre est essentiel à la vie) par un acte d'écriture situé (à Orgosolo, petite commune rurale). Ils affirment la « vie » comme valeur, un peu comme le slogan de lutte « La vie avant le profit » récemment scandé par le personnel soignant et les militants pour la justice climatique. La force argumentative de cet énoncé oppositionnel repose sur un positionnement pour-la-vie-contre-la-mort (ou contre la « non-vie »). « Plutôt la VIE » dit également un fameux graffiti situationniste de 1968, inspiré d'un poème d'André Breton.

Une argumentation similaire se retrouve dans l'énoncé « OUI LA VIE · NON LA MORT » (fig. 1), graffiti à l'intérieur d'un bâtiment militaire désaffecté d'un quartier périphérique de Liège. Cet énoncé, qui surprend par sa portée générale, presque par sa « naïveté », a suscité un dialogue: un scripteur, manifestement distinct du premier (pour autant qu'on puisse en juger d'après sa graphie), a écrit en co-scription: « On a pas l'choix! », avec une flèche raccrochant cet énoncé-réponse à l'inscription qui l'a motivé. Un troisième scripteur (peut-être identique au premier) lui répond: « Si, ON A LE CHOIX ». L'enjeu de l'échange porte moins sur la désirabilité de l'attitude critique voire politique (« oui la vie ») que sur la possibilité de cette délibération, étant donné que la mort est inéluctable.

C'est le propre des écritures ordinaires que d'intensifier la dimension délibérative de l'espace public. Certains scripteurs activent cette propriété en énonçant un discours sur le sens de la vie, parfois sous forme d'aphorisme, par exemple tel graffiti relevé à Liège disant: « Celui qui n'échoue pas n'est pas vivant. » Toutes ces inscriptions contribuent à faire exister la ville comme un « générateur de discours sur le sens, ou l'absence de sens de l'existence humaine » (Pellegrino 2002: 233).

4. Sauf mention contraire, on pourra retrouver les photographies des inscriptions commentées ici en utilisant le mot-clé « vie » dans la barre de recherche « mots-clés » de notre cartographie en ligne des écritures de rue à Liège: <<https://texturb.uliege.be/geotag/>>.

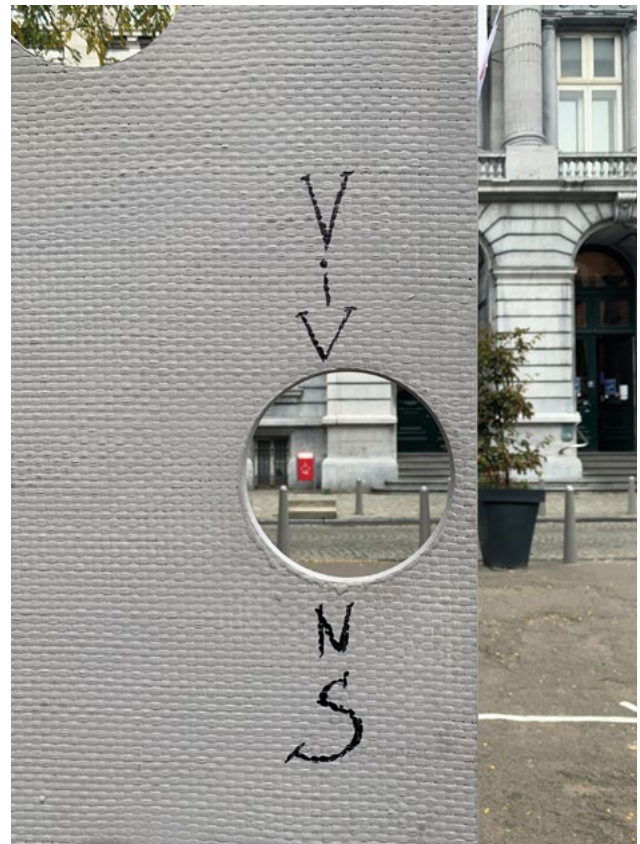


Fig. 2 – « VIV[O]NS », marqueur, place du Vingt-Août (Liège), le 15 octobre 2020. © A. Lansmans

La tendance à porter un discours philosophique sur la vie nous apparaît comme un trait unifiant (transnational et transhistorique, au moins depuis Mai 68) des écritures de rue. Plusieurs inscriptions, comme le graffiti « VIV[O]NS » (fig. 2), se présentent comme de véritables mots d'ordre incitant à vivre ici et maintenant. À Liège, les très nombreuses inscriptions⁵ du collectif de graffeurs « Rire vivre » (où l'infinifit à valeur d'impératif, comme l'explicite leur sticker « RIEZ VIVEZ BAISEZ ») ont un statut hybride entre graffiti-signature et énoncé exhortatif. Cette rhétorique a récemment été exacerbée par la pandémie et ses restrictions que beaucoup de citoyens ont assimilées à une privation de « vie ». On a ainsi pu voir à Liège ces derniers mois l'autocollant suivant: « Cessez de protéger notre santé: vous tuez nos vies! ». Ce qui est revendiqué ici, c'est une intensité vitale émouvante, une forme de « vie vivante », comme si cette expression n'était plus nécessairement pléonastique étant donné la dégradation de la qualité de vie en temps de pandémie.

Plus prosaïquement, les affichettes sur la porte d'entrée d'une maison du type « Pas de pipi on vit ici » ou « Il y a des gens

5. 93 exemplaires de cette « écriture en réseau » sont consultables sur <texturb.uliege.be> avec le mot-clé « RV ».



Fig. 3 – « J'EXISTE », sticker, Champs-Élysées (Paris), le 2 décembre 2022. © A. Lansmans

qui vivent derrière la porte où votre chien pisser» peuvent aussi être envisagées comme des inscriptions vitalitaires: la demande de civilité (« pas de pipi ») passe par une protestation de vitalité (« on vit ici »), l'inscription faisant affleurer la forme de vie habitante (invisible derrière la façade) sur le seuil.

Nous avons cherché à illustrer le phénomène des inscriptions vitalitaires à travers le cas, peut-être le plus évident, des inscriptions qui, dans leur énoncé, thématisent la « vie », le « vivre » ou le « vivant ». Cependant, au-delà de ce corpus, ce concept embrasse également une grande diversité d'inscriptions qui semblent « fonctionner[r] » comme des preuves de vie (signes de vie) (Cumbe, 2021: 51).

On pense par exemple aux marques de présence (qui ont beaucoup à voir avec la dimension sémio-anthropologique de la « trace ») du type « J'y étais » (plus fréquentes dans les langues germaniques, « *I was here* » ou « *Wir waren hier* »), éventuellement suivies d'une date, qui abondent sur les monuments nationaux comme si les existants (« *I* », « *wir* ») intériorisaient une menace de disparition ou d'oubli (ce que signale la modalisation du verbe au passé) et voulaient capter un peu de l'aspectualité durative de ces monuments en s'y incorporant. On pense aussi à la campagne de stickers « J'EXISTE » (fig. 3) du graffeur belge Thierry Jaspert qui enregistre un discours de sens sur les inscriptions, comme l'explique le site web de l'artiste: « J'EXISTE. Simplifying every graffiti to what it really says ». D'une façon similaire, parler d'inscriptions vitalitaires

revient à « enregistrer » une façon de sémiotiser, de « faire signe » et de « faire sens » des inscriptions urbaines, sans pour autant l'endosser et renoncer à discuter les implications politiques et idéologiques de cette sémiotisation.

« Consommez plus vous vivrez moins »

Un point de cette sémiotisation nous semble particulièrement critiquable: c'est lorsque le potentiel protestataire ou contre-discursif des inscriptions est handicapé (particulièrement dans le cas des exhortatifs du type « VIVEZ ») par leur résonance avec le discours publicitaire qui diffuse son injonction vitalitaire et sa conception euphorique de la vie à l'ensemble de la société. « Intensément vivant », dit le slogan publicitaire pour le café Carte Noire; « Voir plus vivre plus » celui des verres Essilor. Dans l'environnement graphique de Liège, le graffiti « La vie est belle » avoisine des affiches publicitaires pour le parfum éponyme de Lancôme, vanté par le grand sourire de Julia Roberts. Le graffiti et la publicité tiennent ici le même discours, ce qui devrait nous inciter à relativiser le caractère « subversif » ou « contre-discursif » généralement attribué au premier.

« Consommez plus vous vivrez moins », raille un slogan de 1968 parodiant la promesse de toute publicité: consommez plus, vous vivrez plus. Cette promesse irrigue, de façon diffuse, la sémiosphère et la culture de masse contemporaine. Il s'agit

d'encourager la déresponsabilisation du consommateur (« *Just do it* » selon l'expression du slogan de Nike) au prétexte de « libérer », pour reprendre un verbe chéri de la novlangue néo-libérale, son potentiel vital; plus probablement, sa pulsion d'achat. Les inscriptions vitalitaires sont un signe parmi d'autres d'une « culture rhétorique » (Provenzano 2021) vitalitaire plus large dont l'étude relève notamment de la sémiotique des cultures. L'idéologie vitalitaire est peut-être l'idéologie totalitaire de notre temps. Marx avait prédit l'extension de la sphère marchande à l'ensemble du monde réel; il n'est pas jusqu'au sentiment d'être vivant qui ne puisse être marchandisé. « Vivre » s'entend de moins en moins comme une action durative et de plus en plus comme une action ponctuelle, une « expérience » planifiable et consommable.

Conclusion

Béatrice Fraenkel écrit à propos des autels spontanés de septembre 2001 à New York: « Leurs inscriptions manuscrites brèves, leurs signatures, attestent bien de la vitalité des sujets » (Fraenkel 2002: 55). Les autels spontanés de septembre 2001 sont des protestations collectives de vitalité. Ces inscriptions portent un même cri qui dit: nous sommes encore bien vivants! S'il s'avère nécessaire d'« attester » la non-mort par l'écriture, c'est bien parce que les existants se sentent menacés, ici par le terrorisme. Or, nous avons montré que de tels actes d'écritures sont également fréquents dans la temporalité ordinaire de la ville quotidienne, indépendamment de tout « évènement d'écriture ». Où se situe ici la « menace », sinon peut-être dans un sentiment de dévitalisation urbaine? Pour Richard Sennett, en effet:

Vivre dans des « espaces morts », telle est la façon dont les gens rendent compte à la fois du manque de stimulations offertes par leur environnement et de la sensation d'être pacifiés. Toutefois, la raison pour laquelle les villes sont minées par cet espace mort va bien au-delà de l'échec des architectes et planificateurs à faire des plans vivants, l'espace mort est dans nos corps (Sennett, 1995: 136).

Cette angoisse se réfracte dans les écritures de rues: l'apparition des inscriptions vitalitaires sur les murs de nos rues depuis une cinquantaine d'années n'est peut-être que l'indice d'une angoisse de la dévitalisation de nos villes et de nos vies. À côté des inscriptions vitalitaires délibératives et exhortatives, il existe des énoncés « dubitatifs » qui expriment un doute, une anxiété. « VIVANTS? » interroge un graffiti relevé à Paris, rue Rébeval, le 10 mai 2016 (Pagès 2017: 176); « EN VIE? » questionne une étiquette manuscrite photographiée à Liège en janvier 2022. Là où les exhortatifs paraissent contresigner l'idéologie vitalitaire, ces dernières inscriptions constitueraient plutôt des formes de résistances habitantes, opposant leur incrédulité au grand récit monologique de la « revitalisation ».

Remerciements

Nous tenons à remercier Francesca Cozzolino et Maria Giulia Dondero pour avoir rendu possible cette contribution, ainsi que François Provenzano pour sa relecture et ses suggestions.

Bibliographie

- ARTIÈRES P. 2013. *La banderole. Histoire d'un objet politique*. Paris, Autrement.
- BEYAERT-GESLIN A. 2019. « La signature-graffiti: de l'énonciation piétonnière à l'énonciation animée ». In: S. Badir, M. G. Dondero & F. Provenzano (dir.), *Les Discours syncrétiques. Poésie visuelle, bande dessinée, graffitis*, Liège, Presses universitaires de Liège, p. 115-126.
- BEYAERT-GESLIN A. 2022. « Introduction: Écritures de la ville, écritures de la vie ». In A. Beyaert-Geslin (dir.), *Sémiotique et écritures urbaines*. Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2022, p. 13-24.
- COZZOLINO F. 2017. *Peindre pour agir. Muralisme et politique en Sardaigne*. Paris, Karthala.
- CUMBE C. 2021. « Signes de vie, vie de signes à Maputo, Mozambique ». *Polygraphe(s)*, 3, p. 50-57.
- FAURE-FRAISSE A.-M., FRAENKEL B., APP C. & RAUZIER L. 2011. *40 ans de slogans féministes. 1970/2010*, Donnemarie-en-Montois, iXe.
- FRAENKEL B. 2002. *Les écrits de septembre. New York 2001*, Paris, Éditions Textuel.
- FRAENKEL B. 2007. « Actes d'écriture: quand écrire c'est faire ». *Langage et société*, 121-122, p. 101-112. En ligne: <<https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2007-3-page-101.htm>>.
- SENNETT R., 1995. « Espaces pacifiants ». In: I. Joseph (dir.), *Prendre place. Espace public et culture dramatique*. Éditions Recherches-Plan urbain, p. 129-136.
- LANSMANS A. 2021. « L'idée de "vie" dans les discours sur la ville ». *Cahiers ReMix* [En ligne], 16. Disponible sur: <<https://oic.uqam.ca/fr/remix/lidee-de-vie-dans-les-discours-sur-la-ville>>.
- PAGÈS Y. 2017. *Tiens, ils ont repeint! 50 ans d'aphorismes urbains de 1968 à nos jours*. Paris, La Découverte.
- PELLEGRINO P. 2001. *Le sens de l'espace*, vol. III. Paris, Anthropos.
- PETRUCCI A. 1993. *Jeux de lettres. Formes et usages de l'inscription en Italie (X^e-X^e siècles)*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- PROVENZANO F. 2021. « Comment contrer une médiation? Pistes pour une socio-sémiotique du barbouillage anti-publicitaire ». In: S. Badir & C. Servais (dir.), *Médiations visibles et invisibles*. Louvain, Academia, p. 119-138. En ligne: <https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/237599/1/Provenzano_Barbouillage_Id%C3%A9ologies%20m%C3%A9diation.pdf>.
- RAZAFI E. & TRAISNEL C. 2017. « Dire les minorités linguistiques en sciences sociales: les notions de "vitalité" et d'"allophone" dans les contextes canadien et français », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 115, p. 111-126. DOI: <10.4000/mots.22888>.
- WACLAWEK A. 2012. *Street art et graffiti*, Paris, Thames et Hudson.